L'HÔPITAL
DES FOUS,
TRADUIT DE L'ANGLOIS.

. . . . L'Homme le moins ſage
Croit toujours ſeul avoir la ſageſſe en partage ;
. . . Il n'eſt point de fou qui par belles raiſons,
Ne loge ſon voiſin aux Petites-Maiſons.

BOILEAU, Sat. IV.



A PARIS,
De l'Imprimerie de *SÉBASTIEN JORRY*,
rue & vis-à-vis la Comédie Françoiſe, au Grand
Monarque & aux Cigognes.

M. DCC. LX V.

Avec Approbation.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de ce petit Dialogue est GUILLAUME WALSH, celèbre Poëte Anglois. Il fut le Maître de POPE dans l'Art de faire des Vers. On remarque dans ses Ouvrages une grace & une douceur singulières.

Voici ce que POPE dit de lui dans son Essai sur la critique traduit en vers François par M. l'Abbé du RESNEL.

Du Parnasse envieux ce mortel si chéri,
Tel *Walsh*, des doctes Sœurs le Juge favori,
Condamnoit sans aigreur & louoit sans bassesse;
Cœur rempli de droiture, esprit plein de justesse,
Doux & compatissant pour les fautes d'autrui,
Il fut de la vertu le plus solide appui, &c.



LA LOTERIE

DE JUPITER,

FABLE DE LA MOTTE.

Le bon Jupin voulant gratifier
La race humaine, sa servante,
Par Mercure fit publier
Une ample Loterie, en tous biens abondante.
Tont billet étoit noir ; chacun devoit gagner ;
Point de sixiéme à prendre sur l'espèce.
Les premiers Lots étoient les plaisirs, la richesse,
Les honneurs, le droit de regner.
Le gros Lot étoit la Sagesse.
Le plus grand nombre, & les moins bien traités,
De l'espérance au moins devoient être dotés.
Quant au prix des Billets, c'étoit des Sacrifices ;
Les Autels étoient les Bureaux.

Jupiter reçut tout, chèvres, moutons, génisses,
Pigeons, jusques à des gâteaux,
Et moins encor ; car le Dieu favorable,
Aimant les hommes comme siens,
Ne voulut pas que le plus misérable
Demeurât exclus de ses biens.
J'oubliois qu'il voulut permettre
A quelques-uns des Dieux d'y mettre.
Bientôt la Loterie est pleine ; il faut tirer :
Tous les Billets sont jettés dans une urne,
Brouillés & rebrouillés. Puis, le fils de Saturne,
C'est donc au sort à se montrer,
Dit-il ; je veux que ce soit lui qui tire ;
Aveugle, il est hors de soupçon.
Le Sort tire en effet. Mercure a soin d'écrire
A chaque fois & le Lot & le nom.
De l'urne à millions sortent les espérances ;
C'étoit toujours cela. Puis de meilleures chances
Faisoient paroître quelquefois
Des amans fortunés, des riches & des Rois.

Le gros Lot vient enfin : on nomme la Sageſſe.
Pour qui ? numero tant & Minerve pour nom.
Soudain entre les Dieux, fanfares, allégreſſe ;
Chez l'homme au contraire triſteſſe,
Murmure, injurieux ſoupçou.
Que voilà bien un trait de père de famille !
Dit tout le genre humain fâché.
Jupiter fait tomber le gros Lot à ſa fille !
Bon, cela ſaute aux yeux, Jupiter a triché.
Pour punir & calmer cette inſolence impie,
Quel moien croiez-vous que Jupin inventa ?
Au lieu de la Sageſſe, il donna la Folie
A l'homme qui s'en contenta.
On ne ſe plaignit plus, & depuis ce partage
Le plus fou ſe crut le plus ſage.



EXPLICATION du Frontiſpice, de la Vignette & du Cul-de lampe.

Le Frontiſpice repréſente Eſculape & Mercure qui ſont deſcendus pour guérir l'eſpèce humaine de leur folie. Eſculape eſt aſſis, écoutant avec attention le rapport que chacun fait de la folie de ſon voiſin. Mercure eſt occupé à maintenir la foule. Un Stoïcien déclame avec véhémence pour prouver que tout le genre humain eſt fou, excepté ſa Secte. Un autre homme riant de la vanité de celui-ci, paroît mériter moins les ſecours d'Eſculape par l'aveu ſincère qu'il fait de ſa folie.

Le Sujet de la Vignette repréſente Minerve interpoſée entre le Soleil & une groſſe nuée, les rayons portent l'ombre de la Déeſſe ſur ce nuage. Des hommes croyant la tenir, lui tournent le dos & n'embraſſent que l'ombre. La Déeſſe leur ſourit en plaignant leur erreur. Au deſſous eſt une région obſcure où la multitude empêtrée dans la matière, s'efforce en vain de s'en débarraſſer.

Dans le Cul-de-lampe on voit la Folie ſous la figure d'un Enfant aſſis ſur le Globe terreſtre, tenant une marotte & un fouet au bout duquel eſt une veſſie pleine de vent. Un Paon qui déſigne l'orgueil, careſſe le Globe avec ſa queue. Les ornemens qui entourent ce Médaillon, ſont chargés de rats, de papillons & d'une tête d'âne, ſymboles du caprice, de la légéreté & de l'ignorance.







Dessiné par C. Eisen. *Gravé par Delafosse en 1765.*



L'HÔPITAL DES FOUS.

ESCULAPE.

MERCURE, publiez pour la troisiéme fois l'Edit du Grand Jupiter.

MERCURE.

Mortels, écoutez ...... Le Maître des

Dieux, fatigué des importunités journalières des hommes qui ſe plaignent ſans ceſſe de n'être pas heureux & ne veulent pas même que les autres le ſoient, vous envoye le grand Eſculape. Lui-ſeul a des remédes ſouverains contre toute eſpèce de folie. Que ceux donc qui s'en ſentent attaqués, ſe raſſemblent ici. Nous les guérirons *gratis*.

ESCULAPE.

Eh bien! il ne paroit perſonne! quoi!... tous les hommes ſe recrient contre les folies qui régnent ſur la Terre; nous venons ici pour les guérir, & il n'en eſt pas un qui ſe préſente!

MERCURE.

Permettez, Eſculape, que je vous faſſe part d'une réfléxion que vous approuverez ſans doute. De toutes les maladies qui tourmentent les mortels, la folie ſeule eſt d'un genre particulier qui la caractériſe. Tel en découvre le moindre ſymptôme dans ſon ſemblable, qùi

qui ne ſe doute pas du tranſport qui l'agite. Il vaudroit mieux à mon avis que chacun eût à venir déclarer le genre de folie qu'il aura remarqué dans les autres.

ESCULAPE.

Cet expédient me paroit ſenſé. Faites donc comme vous l'entendrez.

MERCURE.

Parens, amis, connoiſſances, s'ils ſont attaqués de quelque folie, qu'on nous les améne tous, nous les guérirons *gratis*.

ESCULAPE.

Voyez, voyez ..... quelle foule ! quelle cohue ! chaque homme s'empare bruſquement de ſon voiſin. Ils viennent tous ſans doute dans l'intention de s'accuſer mutuellement.

PREMIER HOMME.

Je vous améne un fou, Monſieur. Ayez la bonté de le guérir.

DEUXIÉME HOMME.

Daignez commencer par celui-ci, Monſieur ; il eſt dangereuſement malade.

TROISIÉME HOMME.

Ah ! Monſieur, n'oubliez pas celui que je vous préſente. Son mal eſt compliqué. Tout dépend de la promptitude des remédes.

MERCURE.

Entendons-nous, Meſſieurs, un peu de patience. On vous guérira les uns après les autres.

PREMIER HOMME.

Je n'ai pas beſoin de vos remédes.

DEUXIÉME HOMME.

Comment ! voiſin, vous n'en avez pas beſoin ? je ſouhaiterois pour l'amour de vous que cela fût vrai. Pour moi je me flatte. . . . .

TROISIÉME HOMME.

Mon cher voiſin, vous feriez mieux de

vous taire. Osez-vous bien, avec votre tête ornée d'un panache, prétendre aussi être exempt de folie ?

ESCULAPE.

Mercure, empêchez, s'il est possible, tous ces gens de parler à la fois. Arrêtez la foule avec votre caducée, & faites passer les plus malades les uns après les autres.

MERCURE.

Messieurs, Messieurs, un peu moins de confusion, s'il vous plaît. Vous nous étouffez. Cessez, ou j'y mettrai ordre. Vous, bonhomme, approchez ; qu'avez-vous à dire contre cet adolescent que vous tenez par la main ?

LE VIEILLARD.

C'est un de mes parens, Monsieur, que je vous amène. Maître de bonne heure d'une fortune considérable, il en a déja dissipé la moitié. Il est à craindre que bientôt il n'en

faſſe autant du reſte, ſi vous ne le guériſſez de ſa folie. Je lui ai donné, mais en vain, les meilleurs conſeils. Si votre fortune, lui diſois-je, ne vous ſuffit pas toute entière, comment la moitié pourra-t-elle vous ſuffire? Si vous prodiguez follement votre bien pendant que vous êtes jeune & en état de l'augmenter, que deviendrez-vous, lorſque vous ſerez vieux & incapable d'en gagner? chanſons que tout cela, conſeils en l'air, il me rit au nez quand je lui en parle, & voilà le grand-merci que j'ai pour mes peines.

ESCULAPE.

Qu'on le mette à l'Hôpital & qu'on en ait ſoin.

LE JEUNE HOMME.

Ah! Monſieur, faites-moi la grace de m'entendre un inſtant, & vous verrez ſi ce bon-homme eſt plus raiſonnable que moi. Je ne diſconviens pas de ce qu'il

avance ſur mon compte ; mais conſidérez, je vous prie, que ſi j'ai dépenſé une partie de mon bien, c'eſt uniquement pour me ſatisfaire. Ne ſeroit-ce pas une grande folie de me priver des plaiſirs du moment préſent, le ſeul qui ſoit en ma diſpoſition, dans la crainte de n'avoir pas les moyens d'en jouir dans un temps auquel je n'arriverai peut-être jamais ? Suppoſez même que je fuſſe aſſuré de vivre, ne ſeroit-ce pas une autre folie de ſacrifier ma jeuneſſe, ſeule ſaiſon des plaiſirs, à la ſotte manie d'entaſſer des richeſſes, pour n'en jouir que dans un âge où la volupté n'a plus d'attraits & où le ſentiment eſt émouſſé ? Mais ce vieillard qui oſe m'accuſer, fait encore pis que moi. Non content d'avoir paſſé la plus grande partie de ſa vie à amaſſer du bien, il accumule toujours ; & quoique ſon âge & ſes infirmités l'avertiſſent à toute heure qu'il

touche à sa fin, il ne cesse pas pour cela d'augmenter son trésor par les usures & les extorsions les plus basses, comme s'il lui restoit encore dix mille ans à vivre.

ESCULAPE.

Quelle extravagance ! Mercure, faites ranger ce bon-homme de côte.

LE JEUNE HOMME.

Oh ! j'étois sûr, Monsieur, de vous convaincre. Je crois m'être assez justifié. Je me retire.

ESCULAPE.

Tout beau, mon ami : vous n'êtes pas moins fou que ce vieillard. Lui, d'entasser des richesses dont il ne jouira probablement jamais ; vous, de dissiper celles dont vous manquerez probablement un jour. Sa folie n'excuse point la vôtre. Mercure, ayez soin qu'on les conduise tous deux à l'Hôpital.

MERCURE.

Paſſez, Meſſieurs, paſſez..... en voici d'autres.

ESCULAPE.

Eh bien! Meſſieurs, qu'avez-vous à dire?

PREMIER HOMME.

Celui-ci, divin Docteur, eſt un de mes amis, le plus honnête homme du monde; mais ſa femme l'affiche pour le plus grand fou qui ſoit dans la nature; les avanies qu'elle lui fait apprêtent à rire à la moitié de la ville; chacun le montre au doigt; les étrangers mêmes s'en apperçoivent. Voici un des amis de la Dame qui pourra vous en dire davantage ſur cet article.

ESCULAPE.

Parlez, Monſieur. Mettez-nous au fait.

DEUXIÉME HOMME.

Ma foi, Monſieur, tout ce que je puis vous dire, c'eſt que le mari eſt un fort

au doigt, parce que j'ai éprouvé une diſgrace que je partage avec le plus grand nombre; & il voudroit ſans doute que je fuſſe aſſez imbécille pour m'en plaindre publiquement afin que l'autre moitié eût auſſi l'impertinent plaiſir de me railler à ſon tour. Mais éxaminons un peu la conduite de cet ami charitable ; voyons ſi elle eſt plus ſage que la mienne. Sa femme a le meilleur caractère du monde ; & quoiqu'il n'ait jamais eu le moindre ſujet d'en être jaloux , vous ne ſçauriez croire quels ſoins, quels ſtratagêmes il a employé pour parvenir à la découverte d'une chimère qui n'eût ſervi qu'à le tourmenter encore plus. Ses recherches ont été vaines ; il n'a rien trouvé qui pût faire tort à la réputation de ſa femme. Cependant il l'a chaſſée honteuſement & d'une façon bien plus ignominieuſe pour lui que pour cette infortunée, puiſqu'elle ne méritoit pas



un traitement aussi indigne. S'il se trouve après cela tant de gens qui se mocquent de moi, comme d'un mari trop facile, qu'il prête à son tour l'oreille aux discours publics ; il s'entendra honnir & bafouer par un bien plus grand nombre, comme un tyran méprisable, un mari dénaturé qui traite indignement une femme aussi vertueuse qu'innocente.

Quant à ce Damoiseau, à ce Cavalier accompli qui raille si joliment les pauvres maris, il est bien plus sage sans doute. Mais aussi combien sa fortune est délabrée ! il en doit une partie aux Tailleurs, aux Marchandes de modes, aux Parfumeurs. Il partage tout son temps entre la toilette, les Spectacles, les promenades du bel air, le jeu ; & quel est le but qu'il se propose par la perte insensée de son temps & de sa fortune ? C'est, Messieurs, d'usurper un

bien qui m'appartient d'autant plus, que j'ai reçu quatre cent mille francs pour m'en déclarer le maître. Sa délicateſſe s'accommoderoit-elle d'un mêt qui ſeroit refroidi ſur mon aſſiette? voilà cependant l'image de ſon prétendu bonheur. Moi, que l'on taxe d'être fou, je vois ma femme quand il me plaît, je reſte avec elle tant que je veux, lui ordonne ce qui me fait plaiſir, tandis que cet homme ſi ſage ſe morfond toute une nuit ſous ſes fenêtres, qu'il ſe caſſe la tête pour imaginer des billets doux & des chanſons, qu'il ſonge aux moyens de gagner la femme de chambre, qu'il perd ſon repos, qu'il riſque en un mot d'être jetté pardeſſus le balcon, s'il ſe laiſſe ſurprendre.

ESCULAPE.

Voilà ſans contredit trois grands fous. Cela n'eſt-il pas étrange, Mercure? à en-

tendre parler un homme ſur le compte des autres, ne croiroit-on pas qu'il eſt ſage ? Cependant le plus léger éxamen nous prouve qu'il n'en eſt pas un qui ſoit exempt de folie.

MERCURE.

Accuſez un homme, ſa moindre inquiétude eſt de ſe corriger : il ne cherche qu'à découvrir ſi ſon adverſaire n'eſt pas fou lui-même ; pour peu qu'il s'en apperçoive, il eſt auſſi content de rire à ſes dépens, que s'il étoit à l'abri de toute accuſation.

ESCULAPE.

Approchez, bonne-dame, qu'avez-vous à dire contre ce jeune homme ?

LA VIEILLE.

Ce jeune homme, Monſieur, eſt mon mari : avant le mariage, il m'a fait les plus belles promeſſes du monde ; mais à préſent il me néglige. Il n'eſt pas une femme à qui

il ne donne la préférence ſur moi. J'en appelle à vous, mon bon Monſieur, & à toute l'aſſemblée, n'eſt-ce pas une grande folie à un homme de ſe lier pour la vie à une femme qu'il n'aime point?

ESCULAPE.

Aſſurément..... Mercure, envoyez-les tous deux avec les autres.

LA VIEILLE.

Mais..... Monſieur..... c'eſt moi qui porte la plainte.

ESCULAPE.

C'eſt fort bien, Madame; mais ſçachez que s'il y a de la folie à ce jeune homme d'avoir pris une femme qu'il n'aime point, il n'y en a pas moins à vous de l'avoir épouſé, ſans être auparavant ſûre de ſon cœur.

MERCURE.

Voici pluſieurs autres femmes qui ſe plaignent de leurs maris, & des maris qui ſe plaignent de leurs femmes.

ESCULAPE.

Mettez-les tous à l'Hôpital, ſans une plus ample information. Il eſt permis avant le mariage d'être difficile ſur le choix, mais la choſe une fois conclue, c'eſt une grande folie de s'en plaindre.

MERCURE.

Voiçi encore un plus grand nombre d'hommes & de femmes qui viennent ſans doute auſſi porter leurs plaintes.

ESCULAPE.

On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit entendre tout ce qu'ils ont à dire ſur cet article. Pour ne pas perdre de temps, je crois que le parti le plus ſage eſt de renfermer au hazard la gent mariée, & s'il s'en trouve quelques-uns qui puiſſent nous donner de bonnes raiſons & nous prouver qu'ils n'ont point fait une folie, nous leur rendrons la liberté.

UN HOMME MARIÉ.

Pour moi, Monſieur, je n'entrerai point à l'Hôpital. Je défie qui que ce ſoit de me prouver que j'aye fait une folie en me mariant.

ESCULAPE.

Comment ! mon ami, ſe marier & ne pas faire une folie ! quelle femme as-tu donc ?

LE MARI.

La mienne a de l'eſprit, de la beauté, de la vertu ; elle eſt riche & d'une famille relevée.

ESCULAPE.

L'opinion que tu as d'elle, dénote aſſez ta folie. Quoi ! une femme avec de l'eſprit, de la beauté, épouſer un magot, un être hideux, & ne pas lui faire infidélité ? je veux bien, ſi cela eſt ainſi, te permettre de te retirer, mais à condition que tu enverras ta femme pour occuper ta place à l'Hôpital.

LE MARI.

Une femme fidelle eſt donc une folle, à votre avis ?

ESCULAPE.

Tu ne m'entends pas, mon ami. Il faut te parler plus clairement. Je dis qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'une femme diſpoſe à ſon gré de ſes faveurs, quand elle a pris un homme taillé pour cette diſgrace. Il eſt même des gens qui la trouvent aſſez raiſonnable, vû les circonſtances. Mais qu'une femme garde une fidélité ſcrupuleuſe à un homme qui n'eſt pas d'une figure à mériter une telle préférence, cela ne s'imagine pas. Voilà le comble de la folie.

MERCURE.

Voyez comme la foule augmente. Ils veulent tous avoir audience à la fois. Quel empreſſement à dévoiler mutuellement leurs folies !

ESCULAPE.

ESCULAPE.

Nous ne pourrons jamais y ſuffire. Faiſons mieux, Mercure ; prenons à part les hommes ſages, nous diſtribuerons enſuite au reſte de l'aſſemblée des remèdes généraux. Le détail des folies ſe répéteroit trop ſouvent. Publiez donc à haute voix, que les hommes ne ſe donnent plus la peine de nous amener les fous de leur connoiſſance & qu'ils n'ayent déſormais qu'à nous amener des hommes ſages.

MERCURE.

Vous n'y penſez pas, Eſculape ; nous reſterons ici juſqu'à la fin du monde, ſi nous attendons qu'un homme en accuſe un autre d'être ſage. Pour découvrir les folies des hommes, il falloit abſolument les engager à s'accuſer mutuellement ; mais voulez-vous trouver des hommes ſages, ne conſultez pas l'opinion qu'un homme a d'un autre,

mais celle que chacun a de lui-même.

ESCULAPE.

Vous connoiſſez mieux que moi, Mercure, le cœur humain. Faites donc comme vous le jugerez à propos.

MERCURE.

Que tous les ſages ſe rangent ſur la droite; qu'ils ſe diſtinguent du reſte des mortels.

ESCULAPE.

Comment! chaque homme ſe place à la droite, excepté un ſeul; ils ſe pouſſent les uns les autres avec la plus grande violence. Eh! Monſieur, qui êtes-vous, je vous prie, pour oſer paroître avec tant de confiance à la tête des ſages?

UN POETE.

Qui je ſuis, Monſieur! Poëte, Monſieur.

ESCULAPE.

Fort bien; mais, Monſieur le Poëte, ſur quelle prétention fondez-vous l'audace avec

laquelle vous venez de vous placer devant les autres ?

LE POETE.

Fit-on jamais une telle question à un Poëte! Autant l'homme est au-dessus de la bête, autant le Poëte est au-dessus de l'homme. Nous seuls conversons avec les Dieux & dédaignons le reste du genre humain ; nous foulons à nos pieds les jouissances passagères que le vulgaire idolâtre ; nous méprisons les richesses, la gloire, les honneurs, & notre unique but est la réputation & l'immortalité.

La mort frappe à la fois les Rois & le vulgaire ;
Les débris des grandeurs sont épars sur la terre.
Mon nom seul triomphant malgré la Loi du sort,
Brave la faulx du tems & les traits de la mort.

L'HOMME D'ÉTAT.

Il ne sera pas difficile, je crois, de convaincre Esculape, combien cet homme mé-

rite peu le titre de ſage, puiſqu'il s'eſt donné tant de peine pour le prouver lui-même. Je ne m'attaquerai point à ſa perſonne. Je ne lui demanderai point comment il prétend au titre de Poëte ; mais fût-il auſſi bon Poëte qu'il ſe flatte de l'être, eſt-il rien de plus ridicule que le deſſein qu'il ſe propoſe ! il n'oſeroit ſoutenir que la Poëſie rend les hommes heureux ; l'expérience prouve le contraire. Cependant, il repaît ſon eſprit d'honneurs imaginaires dont il ne jouira que lorſqu'il ne pourra plus les ſentir. Ce doit être une grande ſatisfaction ſans doute pour un homme de penſer que ſes vers paſſeront à la poſtérité ; il n'y a qu'un infidéle qui puiſſe douter de l'extrême conſidération que l'on aura dans l'autre monde pour l'Auteur d'un beau Poëme.

Ce que je dis de la profeſſion de Poëte, n'eſt point par envie. Je ne prétends leur

ravir un titre, qu'ils ne méritent pas, que pour vous faire connoître ceux qui en sont dignes. Qui donc, me demanderez-vous, mérite le titre de Sage ? C'est celui qui sçait gouverner un Etat. Si les membres d'une Communauté se croyent en droit d'aspirer à ce titre, avec combien plus de justice ne doivent-ils pas l'accorder à celui qui est l'âme de la Communauté ? Ceux qui ont assez de courage pour conseiller les Rois, assez de génie pour mouvoir les grands ressorts d'un Etat, & assez de capacité pour gouverner toute une Nation : voilà les hommes qui méritent le titre de Sages. Quel rôle un tel homme ne joue-t-il pas dans le monde ! Quel cortège plus glorieux que le sien ! Quels avantages ! Quels honneurs pour lui, pour sa famille ! Que d'hommages rendus ! Que d'encens brûlé pour ce nouveau Dieu, par ces mêmes Poëtes qui voudroient vainement s'arroger le titre de Sages !

LE STOÏCIEN.

Ma profeffion ne me permet pas de me mêler des chofes de ce monde ; cependant je fuis, malgré moi, fcandalifé de voir des gens prendre un titre qui ne leur appartient pas. Je pourrois obferver ici que, vu la façon dont les Rois font confeillés & les Etats gouvernés, un homme ne devroit pas fe vanter d'y avoir part. Mais paffons cela fous filence ; bornons-nous à l'emploi d'un Miniftre en général. Quoi de plus ridicule qu'un homme qui, dans toutes fes actions, veut être grand ! Le feul but que le Sage fe propofe, c'eft d'être heureux : jugez donc du ridicule d'un homme qui achete l'apparence de la grandeur au prix de malheurs réels, qui s'attire le mépris du Sage pour fe faire admirer des Sots, dont la vie eft une Comédie continuelle, flattant ceux qui le traitent infolemment, traitant infolemment

ceux qui le flattent, qui n'a d'autre mérite que celui de porter le fardeau des autres, & qui ſans ceſſe eſt en butte à l'envie ou au mépris; à l'envie, s'il eſt heureux; au mépris, s'il ne l'eſt pas. Si un voyageur arrivé le dernier dans une hôtellerie, au lieu de prendre le repos néceſſaire pour continuer ſa route le lendemain, paſſoit la nuit à former des cabales, à s'intriguer pour avoir la meilleure chambre, n'auroit-on pas raiſon de ſe mocquer de lui? Ne le taxeroit-on pas à juſte titre de folie?.. Un homme qui perd le court eſpace de temps qui lui eſt accordé dans ce monde, en deſſeins inſenſés, en intrigues ridicules, pour ſe rendre grand & puiſſant, & que le moindre revers plonge dans le déſeſpoir, eſt ſans fois plus Fou que notre voyageur. Encore peut-on réparer la perte d'une nuit par le ſommeil du lendemain : mais, la vie une fois mal employée,

on n'en trouve pas une ſeconde pour l'employer mieux.

ESCULAPE.

Que cela eſt ſagement dit, incomparable Stoïcien ! La folie d'un tel homme eſt bien ſenſible. Mais, vous, qui découvrez avec tant de ſagacité les infirmités des autres, ne pouvez-vous pas nous faire connoître ceux qui en ſont tout-à-fait exempts ?

LE STOÏCIEN.

C'eſt parmi nous ſeulement, divin Eſculape, que vous devez vous attendre à trouver un homme vraiment ſage. C'eſt avec raiſon que les premiers Philoſophes de notre Secte, après avoir jugé le genre humain, nous ont appris à prononcer que tous les hommes, excepté nous, étoient Fous. Leur extravagance, il eſt vrai, ne paroît peut-être pas aux yeux du Public : mais, comme dans une Maiſon de Fous, tel s'apperçoit de la

folie de ſon compagnon, qui, un moment après, eſt reconnu lui-même pour Fou par un Spectateur ſenſé; ainſi, dans la folie univerſelle qui règne ſur la terre, le Sage ſçait la diſtinguer au premier coup d'œil, malgré le voile qui la cache à ceux qui en ſont attaqués. Voulez-vous donc ſçavoir quel eſt l'homme ſage dont je vous ai fait mention? C'eſt celui qui ne fait point conſiſter ſon bonheur dans la beauté, dans les richeſſes, dans la ſcience, qui ne deſire point le plaiſir, qui ne craint point la peine, que les caprices de la fortune ne ſçauroient abattre, que ſes faveurs ne peuvent enorgueillir, qui eſt heureux dans les éxils, les priſons, les tourmens; qui enfin, s'il grilloit dans le Taureau de Phalaris, s'écrieroit, *que cela eſt plaiſant!* Impénétrable aux traits du ſort, il en craint peu les pointes les plus aiguës. Semblable à un rocher battu ſans ceſſe par les vagues de

la mer, fur lequel on ne voit, plufieurs fiècles après, aucuns veftiges de la fureur de cet élément, l'âme du Sage, ferme & inébranlable, fçait braver tous les événemens : fa force réfifte à tous les revers. Les traits les plus empoifonnés des hommes ne peuvent arriver jufqu'à lui. Quand ce Roi infenfé obfcurcit le jour avec fes flêches, le Soleil en fut-il atteint? Lorfque l'on jetta des chaînes dans la mer, les vagues furent-elles enchaînées ? L'homme peut détruire un Temple, mais cette infulte ne va pas jufqu'à la Divinité ? De même, quelque tempête que l'orgueil, la méchancèté ou l'infolence excite contre le Sage (qui n'eft éloigné de la Divinité que par le tems) rien ne pourra le bleffer ; toutes les tentatives des hommes feront vaines.

ESCULAPE.

O Sage! ô admirable Stoïcien! Voilà,

voilà un vrai Philofophe, un homme Sage. Eft-il poffible que les mortels foient toujours efclaves de la Folie, quand la Sageffe propofe des récompenfes auffi nobles, auffi fublimes à ceux qui la fuivent. Defcendez un peu, homme incomparable, de cette haute région où vous êtes placé ; venez vous conformer un inftant aux foibleffes des autres. Faites rougir de honte ces hommes ftupides qui s'éloignent des exemples de cette haute fageffe que vous avez dépeinte. Mais qu'a donc à rire cet homme qui eft refté feul fur la gauche, pendant que tout le monde s'eft jetté fur la droite ?

L'HOMME SEUL.

Hélas ! Monfieur, qui pourroit s'empêcher de rire, en voyant des hommes fe flatter d'être exemts de ces infirmités auxquelles tout le genre humain eft fujet. Ce Sage, cet étonnant, cet incomparable Stoïcien, mal-

gré toutes ses pompeuses comparaisons, n'est pas aussi ferme qu'un rocher, ni aussi élevé que le Soleil. Cet esprit fort qui riroit dans le Taureau de Phalaris, n'est pas moins susceptible de douleur, moins sensible à la peine que le dernier des mortels. Un léger effort le fera succomber. Ce personnage contemplatif, qui a découvert les folies de tout le genre humain, en a une qu'il ne voit pas. Elle surpasse toutes les autres. Est-il rien de plus extravagant en effet, qu'un homme sujet aux foiblesses & aux infirmités humaines, qui s'imagine être comparable en perfection aux Dieux-mêmes ?

ESCULAPE.

Qui es-tu, mon ami, pour oser accuser de folie un Stoïcien qui en taxe lui-même tout le genre humain ?

L'HOMME SEUL.

Hélas! Monsieur, je suis aussi un Fou ; &

j'en fuis fi bien convaincu, que j'ai gardé la gauche, quand tout le monde s'eft jetté fur la droite. Vous pouvez aifément juger de ma folie par la confiance avec laquelle je condamne les autres, quoiqu'il y ait encore bien des chofes à réformer en moi.

ESCULAPE.

Que font donc devenus tous les hommes fages ? N'en refte-t-il plus ?

L'HOMME SEUL.

Confultez chaque homme fur l'opinion qu'il a de lui-même, il n'y en eut jamais tant; mais demandez-leur ce qu'ils penfent les uns des autres, jamais il n'y en eut fi peu.

ESCULAPE.

Les hommes font-ils donc tous de même ?

L'HOMME SEUL.

Non. Quelques-uns font appellés Sages, d'autres Fous. Ce n'eft pas que les plus Sages foient tout-à-fait exemts de folie; ils en ont

leur dose comme les autres : mais les plus sages, à mon gré, sont ceux qui reconnoissent leur folie, & les plus fous, ceux qui prétendent être sages.

ESCULAPE.

Mercure, hâte-toi d'aller trouver Jupiter; informe-le de ce que nous avons fait; qu'il décide. Dis-lui que nous avons passé les hommes en revue; qu'ils sont tous plus ou moins fous; qu'aucun d'eux n'est en droit d'accuser son voisin de l'être plus que lui; que leur bonheur est inséparable de leurs folies; que si nous pouvions persuader à celui qui prodigue follement sa fortune, qu'il survivra à l'indigence; à celui qui entasse son or, que dans peu il mourra, sans avoir joui; au mari qui fait consister son bonheur dans sa femme & dans ses enfans, que l'une lui est infidelle, & que les autres ne lui appartiennent pas; à l'homme qui fait tout pour se rendre fameux

après ſa mort, que cette mort le rendra inſenſible à la gloire & aux louanges ; nous les rendrions tous malheureux. Oter aux hommes leurs folies, ce ſeroit leur enlever leur ſubſiſtance réciproque. S'il n'y avoit point de Fous qui achetaſſent des Terres, que deviendroient les Fous qui les vendent ? S'il n'y avoit point de Fous qui vouluſſent ſe marier, l'eſpèce humaine finiroit bientôt. S'il n'y avoit point de Fous qui ſe mêlaſſent d'affaires, comment gouverneroit-on ceux qui n'en ont point ? S'il n'y avoit point de Fous qui ſe battiſſent, quelle protection auroient ceux qui ne ſe battent pas ? Enfin, s'il n'y avoit point de Fous pour écrire, quel amuſement auroient les Fous qui liſent ? Ainſi, le tout bien conſidéré, je crois qu'il vaut autant laiſſer les choſes comme nous les avons trouvées. Si cependant Jupiter penſoit qu'il y eût quelque réforme à faire, qu'il ordonne que

l'on proclame ſolemnellement, qu'*aucun homme n'aura déſormais le privilége de cenſurer les folies des autres, qu'il ne produiſe un certificat ſigné de trois de ſes voiſins les plus judicieux, qui atteſte qu'il n'eſt pas Fou lui-même.*

FIN.

